

Est-il nécessaire de connaître la biographie d'un auteur pour en apprécier l'œuvre ? Certains répondent par la négative, tel Proust dans son *Contre Sainte-Beuve*, d'autres par l'affirmative, selon les modes et les époques... Dans cette querelle Lampedusa donnerait raison à Sainte-Beuve<sup>1</sup>, ce qui justifierait notre démarche. Comment répondre en effet à la question : « *Le Guépard* est-il un roman autobiographique ? », soulevée par nombre de critiques, si l'on ne sait rien de la vie de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, ou si l'on se contente de ce qu'on disait de lui lors de la parution de son roman : « un prince sicilien, un lettré » ? D'autant que nous disposons maintenant d'un matériel considérable, de ses nouvelles d'abord, qui contiennent le récit intitulé *Les lieux de ma première enfance*, de sa correspondance avec sa femme Licy, avec ses cousins Piccolo<sup>2</sup>, des témoignages de son épouse et surtout de deux personnes qui l'ont bien connu dans la dernière partie de sa vie, son « élève » Francesco Orlando et son fils adoptif Gioacchino Lanza Tomasi. Outre des lettres, ont été retrouvés dans les décombres du Palais Lampedusa de nombreux papiers, journaux intimes, cahier de « citations », photos, archives inédites que David Glimour a utilisées pour sa biographie de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, parue en anglais en 1988 et traduite en italien sous le titre de *L'ultimo Gattopardo* (*Le dernier Guépard*). La personnalité de l'auteur du *Guépard* apparaît donc beaucoup plus complexe que les quelques lignes qu'on lui consacre généralement dans les manuels de littérature. Et surtout elle permet au lecteur du *Guépard* de retrouver dans le

1. Charles Augustin Sainte-Beuve (1804-1869) est plus connu pour ses activités de critique littéraire (*Les causeries du lundi*) que d'écrivain et de poète. Il renouvelle l'histoire littéraire en s'appuyant sur une critique biographique et historique dont il reconnaît cependant les limites, le génie individuel n'étant pas réductible à cette méthode d'analyse.
2. Elle vient d'être publiée dans une traduction de Nathalie Castagné sous le titre de *Voyage en Europe*.

roman l'écho de la vie de son auteur, mais aussi de faire la part de ce qui est création littéraire.

**« Vous qui descendez de l'empereur Titus et de la reine Bérénice!... »**

Giuseppe Tomasi di Lampedusa, duc de Palma et prince de Lampedusa, est le dernier descendant d'une famille aristocratique que certains biographes imaginatifs font remonter à l'empereur Titus mais dont la présence est attestée à Sienne, au Moyen Âge, puis en Campanie. C'est au XVI<sup>e</sup> siècle qu'une branche de la famille Tomasi s'installe en Sicile. En 1637 les jumeaux Carlo et Giulio Tomasi fondent la petite ville de Palma di Montechiaro au Sud-Est d'Agrigente et en 1638 Carlo prend le titre de duc de Palma. Trois ans plus tard il renonce au monde et le fief passe à Giulio. En 1667, ils deviennent princes de Lampedusa, une petite île montagneuse plus proche de la Tunisie que de l'Italie.

La Sicile était alors sous domination espagnole. Une grande ferveur religieuse, allant jusqu'au mysticisme\*, caractérisait les Lampedusa. Nombreux étaient ceux qui prononçaient des vœux et se consacraient au célibat, si bien que la persistance de la lignée en était menacée. Giulio Tomasi (1614-1669) est connu comme le « duc-saint », Giuseppe Tomasi di Lampedusa l'évoquera dans *Le Guépard* (p. 169). Une de ses filles, Isabella, sœur Maria Crocifissa (1645-1699), fut même béatifiée par Pie VI. Dans le roman elle devient « la bienheureuse Corbera », sur la tombe de laquelle le Prince va se recueillir avec sa famille :

« Il se sentait édifié en écoutant l'Abbesse raconter pour la vingtième fois les miracles naïfs de la Bienheureuse, en voyant qu'elle lui indiquait le coin du jardin mélancolique où la sainte nonne avait arrêté, le laissant suspendu en l'air, un gros caillou que le Démon, énervé par son austérité, avait lancé contre elle ; il s'étonnait tou-

---

1. *Le Guépard*, p. 138.

jours de voir encadrées sur le mur d'une cellule les deux lettres fameuses et indéchiffrables, celle que la Bienheureuse Corbera avait écrite au Diable en l'exhortant au bien et la réponse de celui-ci exprimant, semble-t-il, le regret de ne pouvoir lui obéir. » (p. 90-91)

Le frère d'Isabella, le cardinal Giuseppe, sanctifié en 1986, fut un grand théologien.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, suivant en cela l'exemple des autres familles nobles, les Tomasi di Lampedusa se transférèrent à Palerme. Mais à la différence de nombre d'aristocrates qui ne s'intéressaient plus à leurs terres, il semble qu'ils aient continué à se rendre dans leurs fiefs<sup>1</sup>. Au cours du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, les Tomasi di Lampedusa occupèrent diverses charges publiques. Le plus célèbre est ce Ferdinando qui fut plusieurs fois préfet de Palerme et fit construire le palais. Mais en 1812, l'abolition de la féodalité et les changements dans les lois de succession conduisirent la famille à se recentrer sur ses affaires, sans grand succès d'ailleurs. Giuseppe Tomasi di Lampedusa fait dire au Prince de Salina que sa lignée « au cours des siècles n'avait jamais su faire l'addition de ses dépenses ni la soustraction de ses dettes » (p. 12), jugement qui s'applique parfaitement à sa propre famille. Le prince Giuseppe (1774-1831), le père de Giulio Fabrizio, dut vendre une partie de ses terres. Après sa mort, sa veuve Carolina, d'origine allemande, réussit à sauver une partie du patrimoine familial en vendant l'île de Lampedusa. Mais Giulio utilisa cet argent pour acheter un palais rue Butera, à Palerme, et une villa au pied du Mont Pellegrino, où il fit construire une tour avec un observatoire astronomique. C'est ce Giulio Fabrizio Tomasi e Wochinger (1815-1885), arrière-grand-père de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, qui servit de modèle au Guépard<sup>2</sup>. Passionné d'astronomie

1. Le mot italien « feudo » [fɛ̃oudo] désigne à la fois le fief au sens féodal du terme et les grands domaines, les latifundia, en Sicile.

2. Le « léopard rampant », animal héraldique\*, en dialecte sicilien « gattupardu », figure sur le blason des Tomasi.

(mais il ne semble pas avoir reçu un prix en Sorbonne comme Don Fabrizio), habile prestidigitateur, il ressemble par certains traits de caractère au Prince Salina, mais en moins trempé. En effet il apparaît comme quelqu'un de peu mondain, d'assez effacé, de bigot. Durant l'expédition de Garibaldi, il garde la neutralité, autorisant seulement, comme Don Fabrizio, les officiers de la marine britannique à se servir du toit de son palais comme d'un poste d'observation. Son neveu en revanche combattit comme Tancredi aux côtés de Garibaldi. Lorsqu'il mourut du choléra en 1885, le prince Giulio laissait un patrimoine bien entamé mais suffisant pour que les Lampedusa continuent à mener leur existence oisive dans leurs palais et leurs villas. Comme il n'avait pas fait de testament, les disputes entre ses dix enfants et l'imbroglia juridique qui s'ensuivit<sup>1</sup> aboutirent à la mise sous administration judiciaire du patrimoine et à sa conséquente dévaluation. Le palais de Palerme revint cependant à l'aîné de la famille, le prince Giuseppe (1838-1908), le grand-père de notre auteur. Giuseppe ayant lui-même cinq enfants, la part de Giulio, le père de l'auteur du *Guépard*, était bien mince. Ses oncles et tantes célibataires auraient pu l'avantager dans leurs testaments mais ce ne fut pas le cas. Son oncle Filomeno par exemple qui, comme le fils de Don Fabrizio, le Giovanni du roman<sup>2</sup>, était parti en Angleterre travailler comme commis dans une entreprise de charbon, laissa son héritage à ses deux frères. Les grands-tantes

---

1. Il ne fut dénoué qu'en 1945 !

2. « L'un d'eux, Giovanni, le deuxième, le plus aimé, le plus boudeur, était absent depuis deux ans. Un beau jour il avait disparu de la maison et on n'avait plus eu de ses nouvelles pendant deux mois. Jusqu'au moment où arriva de Londres une lettre respectueuse et froide dans laquelle il présentait ses excuses pour les inquiétudes qu'il avait causées, il rassurait sur sa santé et affirmait, étrangement, qu'il préférait la modeste vie de commis dans une maison de commerce de charbon à l'existence « trop choyée » (lire : enchaînée) au milieu de l'aisance palermitaine. » (p.21-22).

célibataires finirent leur vie comme les filles de Don Fabrizio, au milieu de reliques d'origine douteuse. C'est grâce à la fortune de sa femme Beatrice, la mère de l'écrivain, que le prince Giulio put maintenir son train de vie jusqu'à sa mort en 1934. Mais il laissait à son fils Giuseppe un patrimoine quasi inexistant.

**« Pour moi, l'enfance est un paradis perdu' »**

Giuseppe est né à Palerme le 23 décembre 1896. Quinze jours après sa naissance, sa sœur, Stefania, âgée de deux ans, était emportée par une diphtérie. Dans *Les lieux de ma première enfance*, une des nouvelles écrites en 1955 et qui ne seront publiées, comme *Le Guépard*, qu'après la mort de leur auteur, Lampedusa évoque son « enfance sicilienne »<sup>2</sup>. Plus qu'une « chronique de ses premières années », c'est une « série d'images ». Des événements (l'assassinat du roi Humbert I à Monza en 1900, le tremblement de terre de Messine en 1908, le baiser donné sur le front par une vieille dame en deuil qui n'était autre que l'ancienne impératrice Eugénie), mais surtout un cadre, un décor, des objets, des odeurs, des impressions lumineuses (« mes souvenirs sont essentiellement des souvenirs de lumière » (N. p. 69). Si l'on en croit l'épouse de Lampedusa, ces textes n'étaient pas destinés à la publication : ils furent écrits pour adoucir « la tristesse » qu'infligeait à l'auteur la perte de son palais. (N. p. 13)

Cette maison<sup>3</sup> il l'aimait « éperdument ». Giuseppe en était « le roi » (N. p. 24). Il y était né, et l'idée d'y mourir lui souriait. Il ne se remit pas de sa destruction lors d'un bombardement allié

1. N. p. 24

2. C'est le titre donné à l'adaptation française par Edmonde Charles-Roux du livre d'un cousin de Lampedusa, Fulco di Verdura, qui raconte dans *Estati felici* son enfance heureuse dans la Sicile du début du XX<sup>e</sup> siècle.

3. « Je préfère ce terme à celui de palais dont on affuble aujourd'hui des phalanstères de quinze étages. » (N. p. 27) En italien en effet, le mot « palazzo » a deux sens, celui de « palais » mais aussi celui d'immeuble d'habitation.

en 1943. C'était son royaume « avec ses trois cours, ses quatre terrasses, son jardin, ses escaliers immenses, ses galeries, ses couloirs, ses écuries, les petits entresols réservés au personnel et à l'intendance — [...], royaume tour à tour désert ou peuplé de visages uniquement affectueux. » (N. p. 26) Ses souvenirs sont sensuels : odeurs oubliées, magie des lumières, contraste du stuc blanc et du marbre gris, le boudoir de sa mère, « superbe, avec son plafond décoré de motifs floraux et de ramages, vieux stucs teintés dont le dessin avait le galbe dru et la douceur exquise d'une musique de Mozart. » (N. p. 31)

Enfant solitaire, il se sentait le « maître absolu » des lieux. La maison était peuplée de domestiques et d'adultes : oncles, grands-parents. Il semble que son grand-père, prénommé Giuseppe comme lui, qui menait une vie routinière dont le principal intérêt était les chevaux ait prêté ses traits dans le roman au fils aîné de Don Fabrizio, Paolo. L'auteur du *Guépard* parle peu de son père dans ses souvenirs. C'était un homme d'un caractère difficile, qui menait une vie dissipée. Excellent cavalier, il fréquentait les cercles à la mode. Arrogant et amer, il passa le plus clair de son temps à se disputer avec les membres de sa famille pour des questions d'héritage.

Giuseppe était en revanche très proche de sa **mère**, Beatrice Mastrogiovanni Tasca Filangeri di Cutò. Elle et ses sœurs avaient été élevées d'une manière plus libre et cosmopolite que les jeunes filles de la noblesse palermitaine. Intelligente et cultivée, élégante et mondaine, elle tint jusqu'à sa mort en 1946 un **rôle de premier plan** dans la vie de son fils. Même après le mariage de Giuseppe, Beatrice continua à être omniprésente.

Palerme au début du XX<sup>e</sup> siècle attirait les têtes couronnées de toute l'Europe et la vie mondaine y était particulièrement brillante. Les familles aristocratiques, pour la plupart ruinées, continuaient à donner des réceptions. De nouvelles familles, comme celle des Florio qui s'étaient enrichis dans le commerce du soufre et du

marsala, ou des Whitaker, des Anglais qui eux aussi devaient leur fortune au marsala, les barons qui avaient acheté les biens ecclésiastiques après la sécularisation de 1866, dilapidaient leurs avoirs dans des fêtes somptueuses et des constructions de villas. Le XIX<sup>e</sup> siècle avait connu une vraie fièvre de collections, et les palais étaient remplis d'objets en tous genres, porcelaines, coraux, marqueteries, et décorés de peintures et de stucs.

Beatrice Palma, qui était l'amie des Florio, participait à cette vie mondaine faite de réceptions, de bals, costumés ou non, de corsos fleuris, de spectacles divers... Ses biens propres et, semble-t-il, la générosité de ses amis lui permettaient de briller dans cette société. **Giuseppe apprit à parler français** avant de savoir écrire en italien à cause des nombreux séjours qu'il fit dans son enfance à Paris, avec sa mère, hôte des Florio. Giuseppe devait participer aux bals masqués pour enfants. Mais c'était, nous l'avons dit, un enfant solitaire, timide et taciturne. Il se décrira lui-même plus tard comme un petit garçon « amoureux de la solitude et préférant de beaucoup la fréquentation des choses à celle des personnes ». (N. p. 41-42) On peut imaginer qu'il souffrait de ces obligations.

« Mais la maison de Palerme disposait aussi de dépendances champêtres qui en multipliaient le charme. Elles étaient quatre : Santa Margherita Belice, la villa de Bagheria, le palais de Torretta et la maison de campagne de Raitano. Il y avait en outre la maison de Palma et le château de Montechiaro, mais nous n'y allions jamais. » (N. p. 33)

**La maison de Santa Margherita**, dans la province d'Agrigente, que sa mère avait héritée, construite en 1680 mais restaurée en 1810 pour y recevoir le roi de Naples et sa femme contraints d'abandonner Naples où régnait Murat, occupe une place de choix dans les souvenirs de Giuseppe. Il y passait ses vacances d'été, et quelquefois une partie de l'hiver, avec sa mère qui s'y plaisait beaucoup. « La saveur d'aventure, d'inexplicable

[...] commençait avec le voyage d'aller. L'entreprise était pleine d'inconfort et de charmes. » (N. p. 34)

Au début du siècle il n'y avait presque pas de voitures automobiles en Sicile, et le voyage se faisait par le train puis en landaus. Voyage au long cours, bien que Santa Margherita Belice ne soit qu'à 70 km de Palerme. Quoiqu'un demi-siècle ou presque sépare ces souvenirs de la description du chapitre II du *Guépard*, **on y retrouve les mêmes éléments** : la chaleur écrasante, la poussière, les mouches, « le paysage démesuré de la Sicile des grands fiefs, désolé, sans un souffle d'air, oppressé par un soleil de plomb » (N. p. 36), la halte pour déjeuner, l'allusion à la gouvernante<sup>1</sup>, la reconnaissance des lieux familiers, l'accueil par l'orphéon municipal, le bain pour lui alors que ses « infortunés parents » devaient affronter « la vague des connaissances qui commençaient à déferler. » (N. p. 38)

« Situé au centre même du bourg, sur la place ombragée, le bâtiment couvrait une étendue considérable et comptait une centaine de pièces plus ou moins grandes. Il faisait penser à une sorte d'ensemble clos et autonome, une espèce de Vatican, disons, avec des appartements d'apparat, des pièces de séjour, une *foresteria*<sup>2</sup> pour trente personnes, des logements destinés aux domestiques, trois cours immenses, des écuries, des remises, un théâtre et une église privés, le tout agrémenté d'un énorme, d'un superbe jardin complété par un potager. » (N. p. 39)

Il est difficile aujourd'hui de se faire une idée de la splendeur de cette maison qui inspirera Lampedusa dans sa description du palais de Donnafugata. En effet, en 1968, un tremblement de

---

1. Dans l'édition corrigée, Giuseppe Tomasi di Lampedusa ouvre une parenthèse (Anna I, qui avait pourtant été aux Indes) qui annonce le « Mon Dieu, mon Dieu, c'est pire qu'en Afrique ! » de Mlle Dombreuil, la gouvernante française qui se souvenait « des années passées en Algérie auprès de la famille du maréchal Bugeaud ». (p.56)

2. Appartements réservés aux hôtes.